THÉÂTRE
DE LA BASTILLE
76 rue de la roquette 75011 Paris
0143574214 www.theatre-bastille.com

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

FLORENCE MINDER

SAISON 1

12 > 20 décembre 2018 à 20h

relâche le dimanche

Un projet écrit et conçu par Florence Minder
Avec : Pascal Merighi, Florence Minder et Sophie Sénécaut.

Contacts relations avec le public jeune / action culturelle
Maxime Bodin - 01 43 57 57 16 - maxime@theatre-bastille.com
Elsa Kedadouche - 01 43 57 70 73 - elsa@theatre-bastille.com

PRÉSENTATION

Tout commence dans la jungle où notre héroïne est retenue par d'impitoyables guérilleros. Arrivera-t-elle à s'échapper pour affronter seule l'hostilité de la forêt amazonienne ? Pour connaître l'issue de sa trépidante aventure, rendez-vous au prochain épisode…
À l'heure où le storytelling est devenu un véritable marché, *Saison 1* interroge notre rapport intime et collectif à la fiction. Pour explorer l'influence des récits sur notre perception du réel, Florence Minder joue avec les codes des séries télévisées et entremêle avec virtuosité les différentes strates de la représentation. Empruntant au stand-up, elle compose un personnage à la fois lunaire et cruel. Férocement drôle, son spectacle raconte aussi la trajectoire d'une héroïne qui, pour prendre l'histoire à son compte, tente de s'extraire d'une fiction qui souhaitait plutôt la reléguer au statut de victime.

PISTES DE RÉFLEXIONS

LA FICTION EN QUESTION
Florence Minder nous accueille à la façon d'une prof de fac sympa. Elle est derrière son ordinateur portable, habillée chic : pantalon slim noir, talons très haut, chemisier blanc et veste à sequins argentés. Elle dit bonsoir poliment, nous indique les places libres et attaque. Elle établit tout de suite une complicité. Devant son écran, elle lève la tête et apostrophe pour convenir des codes de son spectacle : le quatrième mur est poreux. Et elle nous capture. **Trois épisodes suffisent à passer de l'*ultra récit*, transmis assis, au *geste non figuratif* pourtant porteur de sens.** Comme un hommage à ***Six personnages en quête d'auteur*** de Luigi Pirandello, Florence Minder imagine que son héroïne ne veut pas être enfermée dans cette histoire.

- L'épisode 1 commence, et Florence Minder raconte l'histoire de cette femme partie faire un voyage spirituel et initiatique en Amérique du Sud et qui a été kidnappée par des rebelles dans la jungle équatorienne avec son groupe de vacanciers. Elle parvient à leur échapper mais se perd dans la jungle, blessée. Que va-t-il se passer ? **Le cadre de la fiction permet d'envisager les scénarios les plus fous.** La narratrice livre un récit prenant, haletant, inattendu et transporte l'auditoire, par sa simple voix.
Logorrhées, ruptures de jeu, compte à rebours des répliques : tout est bon pour décortiquer en direct notre rapport aux histoires, au vrai, au faux. **Où s'arrête la réalité, où commence la fiction ?** Décrite ainsi, la démarche pourrait sembler théorique, mais l'humour de Florence Minder désamorce toute cette conceptualisation du « storytelling ». **Le récit est anecdotique ici, il est juste un support à la réflexion sur ce qu'est une fiction.**
- Puis, dans l'épisode 2, la situation se complique et l'on s'affranchit peu à peu de cette histoire latino-américaine qui n'est finalement qu'un ***prétexte*. Le *récit* est le vrai sujet** de cette « *Saison* théâtrale ». L'héroïne s'est libérée du corps de la narratrice pour intégrer le sien ensanglanté, et maintenant c'est Irène blessée, confuse, qui raconte ***son* histoire**. Mais elle se dédouble dans une hallucination schizophrénique délirante. Les désormais deux corps occupent l'espace et font dialoguer le texte avec le jeu, le langage corporel.
- Changement de décor radical pour le troisième et dernier épisode, le plateau devient un grand espace blanc baigné de lumière avec au fond une quinzaine de micros sur pieds aux bonnettes de couleurs vives. Irène, l'héroïne, est seule avec ses émotions, en dialogue avec les mouvements d'un danseur (Pascal Mérighi, qui a travaillé notamment avec Pina Bausch) apparu sur le plateau. **Elle a quitté la fiction qui lui était imposée, pour intégrer une autre fiction** dans laquelle elle peut survivre. **Maintenant, elle *« existe » par elle-même*.**

DIFFÉRENTES FORMES DE RÉCITS
La progression d'épisode en épisode conduit le spectateur au travers de différentes formes de récits.
- Il y a tout d'abord, dans l'épisode 1, la savoureuse voix de Florence Minder qui porte **narration** et personnages avec un **humour remarquable**. Impossible de ne pas sourire de ses parenthèses sur la fiabilité des œufs brouillés dans les hôtels all-inclusive ou de ses précisions sur les infortunes de son héroïne. Dans ce récit écrit au cordeau, l'humour noir mordant côtoie en permanence l'horreur et permet de **désamorcer en permanence la violence**.

Dans ce premier épisode, la *parole* crée l'*image* dans l'esprit du spectateur, mais cette image est-elle fidèle à la réalité ou juste au récit ?

● Il y a ensuite, dans l'épisode 2, ajouté à cette voix, celle de Sophie Sénécaut qui nous entraîne dans un **dialogue** déjanté. L'histoire se brouille et nous entrons dans la folie d'un **texte partagé**. C'est la matérialisation dans l'**écriture du délire**, mais c'est aussi un décalage qui interpelle le spectateur. Manquer aux **conventions** attire invariablement les soupçons et le dernier épisode fait pénétrer le spectateur dans une sorte de **pantomime** ; **le récit est devenu superflu**, et Florence Minder et Pascal Merighi esquissent un duo poétique en quête d'une autre fiction.
Florence Minder amène le public à prendre conscience de **différentes formes de récits** tout en l'enjoignant à ne pas être dupe de son désir d'intrigues. Quand *Saison 1* se termine, le public, marqué par cette expérience théâtrale intense, poursuit **le récit du spectacle** hors du théâtre.

LA « SÉRIALITE »
La série est une façon de **découper le monde en épisodes** que ce soit en **art, en littérature, au cinéma ou à la télévision (exercice : trouvez des exemples dans chacun de ces domaines)**. Trois épisodes pensés ici comme les **trois actes classiques du théâtre** ; trois épisodes qui constituent la première *Saison* d'une série sans nom.
● Dès le premier épisode, on retrouve, comme dans toute bonne série télévisée, une **intrigue** palpitante, de nombreux **rebondissements** et des **personnages** attachants. S'inspirant du modèle des séries américaines, l'auteure et interprète en **détourne bien vite les codes**. S'amusant avec les concepts d'épisodes, de « **recap** » ou de **génériques**, elle s'autorise une liberté folle pour nous emmener dans d'exubérants développements hollywoodiens.
● De fait, Florence Minder nous propose, en adaptant le format au théâtre, de nous interroger sur la série comme **symptôme d'une époque**. Série théâtrale, *Saison 1* s'apprécie de façon **collective.** Les rires, les applaudissements renvoient à **une forme de sociabilité** bien particulière. Trois épisodes à la suite, sans entracte, ce n'est pas **un salon télé** où l'on serait libre d'appuyer sur pause, mais une salle « **en live** » emportée par l'action.
● Florence Minder se **joue des codes des séries télévisées** et se demande ce qui est vrai ou simplement le fruit de notre imagination abreuvée de façon permanente par des **flux d'informations.**
Effet de saisons, si les séries sont à la mode, elles sont révélatrices du rythme de notre société contemporaine où l'on consomme toujours plus d'images et toujours plus vite.
(Sources : L'Écho, Mad, théâtrorama.com, toutelaculture.com)

RENCONTRE AVEC FLORENCE MINDER

Dans* Saison 1*, tu utilises beaucoup le ressort de l'humour ; c'est un spectacle extrêmement drôle qui parle d'un certain nombre de choses qui sont loin de l'être. Pourquoi avoir choisi de les aborder de cette manière-là ?
C'est une question de sensibilité, je ne me voyais pas le faire autrement. Et puis, c'est aussi une bonne manière de détendre les gens et de désamorcer un ton qui pourrait devenir trop grave et peut-être moins efficace. Cela installe d'office une sympathie, une certaine connivence avec le public, surtout que j'essaie de ne pas me cantonner à une seule manière de rire : j'utilise plusieurs formes d'humour et ça rend le tout plutôt fédérateur, chacun y trouve son compte. Avec ça, je peux créer une rencontre avec les spectateurs, et je me sers de ce qui fait rire, ou pas, pour déterminer la manière dont je vais aborder le reste de la performance, qui repose sur une matière très vivante – ça change chaque soir !
Et puis l'humour rend la violence encore plus frappante, tout en me permettant de l'aborder avec une sensibilité différente. Dans *Saison 1* justement, le premier épisode commence avec l'histoire de cette femme qui s'est fait kidnapper dans la jungle équatorienne avec son groupe de vacanciers par une organisation rebelle. Elle finit par se faire violer par l'un d'entre eux, traite cela avec une grande distance et, en réalité, cela multiplie la violence de l'acte qui se déroule, puisque la narration est construite de telle manière à nous montrer qu'elle subit complètement, qu'elle est dépossédée de son corps. L'humour, c'est aussi une porte de sortie qui permet d'adopter une distance salutaire… le rire, c'est l'outil de la distance !

Dans le spectacle, on remarque un rapport au corps très étonnant : on commence au premier épisode (ndlr : il s'agit d'une « série théâtrale ») avec une héroïne dont on ne connaît même pas le nom, dont l'histoire nous est racontée par quelqu'un d'autre – toi – et qui ne dispose pas librement de son corps. Elle finit par se libérer et prendre le dessus sur ses ravisseurs. Dans l'épisode 2, on la retrouve comme

personnage scénique, on apprend son nom, Irène, et elle se dédouble même ; et enfin on se retrouve dans l'épisode 3 avec deux corps « hyperprésents » qui font dialoguer le langage textuel et le langage corporel. C'est un avènement du corps, une libération. Comment en es-tu venue à marquer comme cela le corps au sein de la narration ?
En réalité, le corps est venu s'imposer de lui-même dans le travail narratif. L'ambition du premier épisode était à l'origine de travailler l'imagination du spectateur par un texte que je laisse résonner en le racontant. Il y a une certaine distance dans le ton, par l'humour comme je l'ai dit, par le fait que je raconte une histoire sans tout à fait incarner le personnage d'Irène – ou en m'en détachant en tout cas – et puis également parce que je lis le texte sur un ordinateur, derrière une table, et avec un micro. Ça m'intéressait de travailler sur la relation à l'ordinateur, puisqu'on voit partout dans les cafés des gens regarder leur écran sans vraiment savoir ce qu'ils font, c'est assez mystérieux ! Puis *Saison 1* est devenu un projet en épisodes : l'un, écriture, le suivant, théâtre, et le dernier, mouvement. Il a aussi fallu sortir de l'écriture personnelle, et ça a beaucoup joué. C'est assez naturel, lorsqu'on est seule, et surtout sur le format de l'épisode 1, de laisser de l'air au texte pour faire place à du jeu. Mais c'est lorsqu'on se confronte à d'autres univers avec son écriture, que l'on commence à véritablement penser à l'espace dans le texte. Que faire des corps lorsqu'on va au plateau ? Il a fallu commencer un véritable travail là-dessus, un rapport au corps, qui a fini par s'inscrire profondément dans l'écriture, par la particularité de chaque épisode. Au départ, l'épisode 3 était même censé être silencieux, mais la narration n'aurait pas tenu le fait d'être coupée aussi brutalement, donc on a décidé de conserver du texte. Le travail a permis un dialogue intéressant puisque Pascal Merighi (ndlr : le danseur qui joue dans l'épisode 3) a un rapport au corps passionnant, mais aussi une curiosité du texte. Il faut dans la danse que chaque enchaînement soit solidement dépendant des autres afin d'aller là où on veut, de marquer une certaine logique, et c'est pareil dans le texte. Il y avait le désir de comprendre comment deux écritures peuvent dialoguer ensemble, et aussi de donner à voir ce qu'on a tous en nous : un côté calme qui veut explorer, regarder, et un côté survolté qui ne demande qu'à agir. Le spectacle a permis des allers-retours permanents.

La fiction est un thème qui revient beaucoup, dès le titre du premier épisode : « Ce que le monde attend de vous, c'est une histoire ». Pourquoi as-tu voulu mettre cette idée au centre ?
J'ai voulu montrer comment on peut se projeter dans une fiction qui n'est pas la sienne, à quel besoin précieux répond cette envie d'histoire. C'est pour cela aussi que ça prend la forme d'une série théâtrale, et que je parle de cette survivance de l'univers d'un roman ou d'une série terminés dans l'épisode 1. On ne peut pas vraiment vivre sans fiction. Chez les patients atteints d'Alzheimer, il y a un syndrome qui advient parfois appelé la disnarrativie : c'est l'impossibilité de créer un récit. C'est-à-dire qu'on ne peut même plus raconter comment on a ramené ses courses depuis sa voiture. Et, apparemment, les gens qui ont ce problème meurent très vite, plus vite que les autres. C'est symptomatique : on vit notre fiction, on se raconte notre vie. En tant qu'être humain, on se construit un personnage, une fiction, tout au long de notre vie. Et aujourd'hui, il y a un flot d'informations tel que cela peut être compliqué de trouver ce qui importe à sa propre vie. Nous sommes abreuvés de fictions tout autour de nous, depuis l'info-spectacle qui va nous exposer toute la journée le temps qu'il va faire le lendemain, jusqu'aux hommes politiques, en passant par la publicité.
(Propos recueillis par Bertrand Brie, ***Magazine L'Artichaut***, 23 janvier 2017.)

BIOGRAPHIE

Florence Minder (1981) est une autrice et actrice basée à Bruxelles. Son travail mêle écriture, performance et théâtre. Formée à l'INSAS comme interprète, elle joue notamment sous la direction d'Armel Roussel, Aurore Fattier, Pierre Mégos, Selma Alaoui ou le plasticien suisse Reto Müller.
En 2011, à l'invitation du premier Festival XS à Bruxelles, elle présente un format court : *Good Mourning VostBil*. Désirant soutenir son travail, le Théâtre National Wallonie-Bruxelles en produira la version longue ainsi qu'une performance solo de 24 jours intitulée *Calendrier de l'Avent*.
En 2012, la version longue de *Good Mourning VOstBil* est créée, elle se jouera 38 fois dans 6 pays différents (Second Prix du Jury au Thespis International Monodrama Festival de Kiel, Allemagne 2014).
En 2015, son format court *Episode 01* est sélectionné pour les XS dans la programmation officielle du Festival d'Avignon. Début 2016, elle crée sa compagnie : Venedig Meer.